Case FRC 664

ASPASIE,

A TOUS LES COMITÉS

DU PALAIS-ROYAL,

SALUT.

MESSIEURS les François, que vous étiez donc aimables autrefois ? Dans mes promenades ordinaires au Palais-Royal, j'admirois toujours avec un plaisir nouveau cette politesse, cette urbanité qui vous distinguent de toutes les Nations de l'Europe. Vos discours enjoués & sémillans, votre légereté, avoient pour moi quelque chose d'attrayant & d'enchanteur. Toujours galans, toujours affables & prévenans, Aspasie se promenoit tout à son aise dans les allées du jardin, la foule se fendoit à son passage, & on ne se seroit pas pardonné de déranger un des plis de sa robe.

Aujourd'hui je ne vous reconnois plus ;

M L W 1378

toutes les têtes ſont frappées d'un eſprit de vertige & d'enthouſiaſme dont je ne vous croyois pas capables. Ici un homme monté ſur une table, à la lueur d'une lampe ſépulchrale, lit une harangue anti-ſociale à deux mille oiſifs qui ne l'entendent pas, & qui crient *Bravo* à tue-tête : là une foule immenſe de peuple pourſuit un malheureux que l'on dit Ariſtocrate, & l'éconduit en le maltraitant juſqu'à la porte.

Les femmes, déſolées, abandonnées & à chaque inſtant palpitantes d'effroi, ne ſont plus en ſûreté nulle part. J'entends à droite & à gauche des hommes qui ſe plaignent de n'être point libres, tout en exerçant des actes de licence qui me ſemblent d'une liberté extrême. Car enfin, Meſſieurs, vous avez exilé de ce Palais enchanteur tous nos Abbés & nos Petits-Maîtres, & le Gentilhomme déguiſé ne traverſe qu'en tremblant les groupes anarchiques qui embarraſſent tout le Jardin.

Fatiguée de tant de déſordre, j'ai conſulté ces jours derniers un Breton, parce que j'avois entendu dire à une de mes amies que les Bretons étoient les hommes de France qui avoient les idées le plus nettes ſur la liberté.

A quoi, lui dis-je, Monſieur, aboutit-

ront tous ces cris & ces clameurs ? --- A rien, Mademoiſelle. --- Comment ! à rien ! ne voyez-vous pas que tout ce monde-là veut qu'on lui accorde quelque choſe ? --- Hé-bien ! on ne lui accordera rien. --- Mais peut-on refuſer vingt mille hommes qui veulent, qui commandent, qui agiſſent ? --- Oui, Mademoiſelle, il eſt plus aiſé de ſe refuſer aux demandes de vingt mille hommes qui déraiſonnent tous enſemble, qui font des ſottiſes, qui commettent des actes de violence, que de ne pas faire droit ſur les repréſentations ſages de trois hommes qui raiſonnent ſenſément.

--- Quoi ! quelques particuliers obtiendroient ce que l'on oſeroit refuſer à vingt mille ? cela me paroît étrange ! --- Vous ne ſçavez-donc pas, Mademoiſelle, que quand le Gouvernement n'a rien à oppoſer aux argumens invincibles de la ſageſſe & de la raiſon, il finit toujours par accorder au moins quelque choſe. Mais quand on s'attroupe, quand on méconnoît l'autorité, on eſt trop heureux d'obtenir le pardon. Ce pardon ne coûte rien au Miniſtre, n'ajoute rien à la condition des perſonnes, qu'une petite doſe d'humiliation & un état d'aviliſſement pire que le premier ; on met de côté la juſtice des

réclamation, pour ne plus s'occuper que de l'énormité du délit. Si l'on fait grace, ce n'eſt que dans certains cas, où le Miniſtere eſt jaloux de ſe donner un vernis de clémence. --- Je vous conçois parfaitement, Monſieur ; mais que faut-il donc qu'ils faſſent pour terminer bien vîte ? car leur inquiétude m'obſede & me chagrine.

S'en rapporter à la ſageſſe de leurs Repréſentans, voilà ce qu'ils ont à faire. Ils ont manqué leur coup, parce qu'il leur a manqué un homme; il n'eſt plus temps. --- Comment ! il n'eſt plus temps ! De grace, Monſieur, expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

Hé-bien ! écoutez : le jour du premier attroupement, dans l'inſtant où le deſpotiſme miniſtériel déployoit les forces de la nation contre ſes légitimes Repréſentans, ſi j'avois ſiégé parmi les Sénateurs du Caffé de Foi, je ſerois monté à la Tribune aux harangues, & j'aurois dit : François, mes Freres & mes Concitoyens, comme nous, vous êtes vivement affligés de l'outrage qu'a eſſuyé l'Aſſemblée Nationale, mais ſçachez que c'eſt un crime de déſeſpérer du ſalut de la Patrie. La conduite magnanime de vos Repréſentans doit vous raſſurer, & notre courage invincible doit les ſoutenir

dans la carriere laborieuſe qu'ils ont à parcourir. Ils ont juré dans un Jeu de paume, où la violence les a forcé de chercher un aſyle, de ne point ſe ſéparer avant de vous donner une conſtitution durable : hé-bien ! jurons tous ici au nom de la Patrie, de les ſeconder de toutes les forces que nous tenons de la nature. Faiſons ſur le champ un arrêté, qui ſoit notre profeſſion de foi en droit public, ou notre teſtament de mort. Envoyons-le de ſuite dans toutes les villes & les campagnes de l'Empire François. Il ſera, n'en doutez point, il ſera reçu avec applaudiſſement & tranſport. Trois millions d'hommes ſoutiendront généreuſement la juſtice de nos prétentions contre les vains efforts de nos trois cens mille petits Tyrans. Nous enverrons ce manifeſte à Verſailles ; les Prêtres, les Gentilshommes ariſtocrates, (car ils ne le ſont point tous) le méditeront en tremblant. Ils ſentiront enfin, que le peuple François eſt trop éclairé aujourd'hui, pour ſe laiſſer mâter par des hommes vains & orgueilleux. Ils céderont au deſir d'être aimés & chéris de leurs Concitoyens ; ils ſeront jaloux d'avoir des droits ſur nos cœurs ; ils feront révoquer leurs mandats ; ils ſe rapprocheront ; la concorde renaîtra ; & les trois Ordres concourront enſemble

à la félicité publique. Voilà quelles seront les suites de l'acte de vigueur que je vous propose.

Mais gardez-vous, François, de gâter une bonne cause par des actions inconsidérées. N'insultez personne; ne vous amusez point de frivoles chansons; elles ne sont faites que pour charmer le loisir des esclaves. Montrez-vous jaloux de l'amour de votre Roi; ne vous permettez aucun attroupement; ne faites aucune démarche qu'on puisse dénaturer, ou dépeindre comme séditieuse. Souvenez-vous que vos ennemis sont à Versailles; ils rampent autour du Trône de Louis le Bienfaisant; ils font tous leurs efforts pour le séduire, le tromper & vous perdre; méprisez leur bassesse, mais attendez tout de votre courage.

Pénétrez-vous de la dignité du nom de François que vous portez, & de la grandeur des engagemens que vous contractez aujourd'hui, pour en soutenir l'honneur & la gloire. Priez le Très-Haut d'écarter le feu de la guerre civile de vos foyers. Mais s'il est dans l'ordre des destins qu'une Nation qui a perdu sa liberté ne puisse la recouvrer que les armes à la main, fiez-vous sur moi, François; au premier cri de l'As-

ſemblée Nationale, je vous raſſemble tous au bruit des foudres de la guerre; nous marcherons fièrement enſemble ſous les étendards de la liberté, & nous verſerons s'il le faut juſqu'à la derniere goutte de notre ſang pour aſſurer le bonheur des générations futures.

Ici, Mademoiſelle, je leur ai propoſé le pacte ſocial, & après avoir reçu leur ſerment, j'ai continué en ces termes :

François, je vous défends au nom de la Patrie, au nom de vos femmes, de vos enfans & de tout ce que vous avez de plus ſacré ſur la terre, de paroître en public plus de trois ou quatre enſemble. Attendez avec confiance, mais dans un ſilence profond, le réſultat de l'Aſſemblée Nationale : dès ce moment même retirez-vous dans vos maiſons; je vous en donne l'exemple, & je pars le premier.

Le ton mâle & véhément avec lequel ce fier Armoricain prononça le diſcours, m'avoit glacé le ſang dans les veines; déjà je croyois entendre le bruit du canon, le cliquetis des armes, & voir flotter ſur ma tête des drapeaux chargés d'hermines. Hé-bien me dit-il, ASPASIE, qu'en penſez-vous?.... Moi, Monſieur, ah! de grace, ne me conſultez point; vous me ferez mourir

vous continuez sur ce ton là : je déteste les combats ; le récit d'une bataille donnée il y a mille ans, me conduit aux portes de la mort.

Songez, Mademoiselle, que la liberté étant le plus précieux de tous les biens, on ne sauroit jamais l'acheter trop cher. Si le Parisien veut être libre, il faut d'abord qu'il se fasse un cœur Breton : mais point d'attroupemens inutiles ; point de clameurs ; elles troublent le repos des citoyens, & n'avancent jamais les affaires. C'est en rase campagne que se jugent les grands intérêts des Nations. Ne croyez pas pour cela, Mademoiselle, que j'aye l'ame sanguinaire : je fais mes plus cheres délices de la paix ; mais pour la faire naître, pour la conserver, pour qu'elle soit durable, il faut toujours être prêt à faire la guerre.

Vous imaginez-vous de bonne foi que quelques Prêtres & un petit nombre de Gentilshommes voudroient courir les risques d'une guerre civile, pour conserver quelques sottes prétentions & le privilége cruel & barbare de tenir dans l'avilissement une Nation qu'on a eu la lâcheté d'enchaîner pendant son sommeil ? A son réveil la France s'indigne & rougit de son esclavage : elle s'agite en frémissant des chaînes dont

on a osé la charger : il est de la sagesse des Aristocrates de prévenir ses fureurs, en la délivrant bien vite des fers usés qu'elle est sur le point de rompre avec éclat.

Du nord au midi, les douces influences de la liberté se font sentir ; elle est devenue l'idole chérie des François : il est possible, dans un siécle philosophe, de lui élever par-tout des temples, sans faire couler sur ses autels le sang précieux de nos Concitoyens. Il suffit qu'ils sachent que son culte nous est plus précieux que la vie ; ils préféreront sans doute le rôle d'adorateurs zélés & fervens, à la triste destinée de victimes opiniâtres immolées malgré nous au bonheur de la Patrie, sur l'autel de la liberté.

Encore une fois, Monsieur, de grace, entretenons-nous d'autre chose. Que je me reproche de vous avoir mis sur ces matieres! Vous osez parler de victimes humaines devant moi, la plus tendre amie des hommes, qui voudrois tous les rendre heureux, qui déteste la guerre & le sang, & dont le cœur brûlant d'amour ne soupire que pour la paix, la joie & les plaisirs! Ah! calmez, s'il est possible, les transports violens qui vous agitent, quand vous songez à la liber-

té : mon ame ne ſauroit ſe familiariſer avec des projets qui pourroient peut-être un jour enlever à la France une Jeuneſſe brillante qui feroit le bonheur de dix mille femmes aimables.

Quand vous m'avez conſulté, Mademoiſelle, vous deviez vous attendre que je vous parlerois avec la franchiſe & la fermeté d'un Breton, & non avec la politique & la moleſſe d'un Pariſien.

Vous voudriez, dites-vous, rendre tous les hommes heureux ; ſouffrez donc qu'on leur indique les moyens qui peuvent les conduire plus ſûrement au but qu'ils ſe propoſent. Les révolutions dans les mœurs & les uſages des Nations, ne s'operent pas, Mademoiſelle, auſſi aiſément que les changemens de chapeaux de modes & de coſtumes. Il faut des ſiecles pour procurer un auſſi grand bienfait aux Nations favoriſées du Ciel.

Vous avez entendu dire vous même à des Grands qu'ils ſont diſpoſés à ſe prêter à tout pour le ſoulagement des Peuples ; mais qu'ils n'entendent & ne prétendent ſe départir jamais de ce qu'ils appellent *les priviléges inconteſtables de leur naiſſance, les prérogatives antiques & inaliénables de leur* Or-

dre. Grands mots, qui ne signifient rien, & qui, si vous voulez croire au fou des Isles Sainte-Marguerite, signifient tout ; à l'abri desquels on s'arroge exclusivement les honneurs, comme on transgresse impunément les loix.

Les premiers articles de foi dont on berce l'enfance d'un Gentilhomme, c'est que les titres brillans, les prérogatives, les commandemens, les ambassades, les mitres & les chapeaux sont les aubaines de son fief, ou, si voulez, les émolumens inséparables de sa chevalerie.

Le Peuple François, éclairé du flambeau de la Philosophie, vient protester aujourd'hui contre la perversité d'une pareille doctrine, enseignée trop long-tems dans les écoles de l'aristocratie. Il appelle à grands cris la liberté & la raison à son secours ; elles paroissent enfin, & elles nous apprennent qu'un Plébéïen comme un Noble peut s'asseoir sur les fleurs-de-lys, commander nos armées, si la Nature l'a doué de talens supérieurs, être Evêque, & nous bénir à son tour, si l'opinion publique le désigne au Monarque comme le plus digne de l'Episcopat.

Voilà, si je ne me trompe, des préten-

tions bien différentes. Croyez-vous que vos Députés, en ne déployant que les reſſources ordinaires de l'éloquence & du génie, convertiront les Nobles, leur feront abjurer la religion de leurs peres, & les dogmes révérés de leur Catéchiſme ? Je n'en crois pas le premier mot.

Le Pariſien qui en doute, s'impatiente déjà, s'agite & ſe tourmente de cent manieres. Comment faire pourtant, ſi les Ariſtocrates ne vouloient point compoſer avec les Communes ? Je ne connois qu'un moyen : un pacte ſocial entre la Ville & les Provinces, qui devienne le *Palladium* de la liberté.

On a fait aſſez de Brochures ; il eſt tems de s'expliquer poſitivement. Il faut dire enfin : *Nous jurons tous de ſortir de l'humiliation où nous ſommes, ou de mourir les armes à la main, en combattant nos fiers oppreſſeurs !* Voilà quel doit être *l'ultimatum* des François.

En s'expliquant ainſi, toutes les idées chimériques des Nobles s'évanouiront bientôt, pour ne plus voir que le danger réel qui les menace. Semblables à des paſſagers qui jettent une partie de leurs richeſſes à la mer pour alléger le vaiſſeau & parvenir

juſqu'au port, ils feront de légitimes ſacrifices pour conjurer la tempête. Ils conviendront avec nous, n'en doutez pas, que la France ſeroit trop heureuſe d'avoir encore à ſon ſervice des Jean-Bart, des Trouin, des Labourdonnaie : que des Chevert, des Fabert, des Catinat, ſans parchemins comme ſans ayeux, ont honoré leur Patrie & vengé la France humiliée. Nous les forcerons enfin de prononcer & de réſoudre pour jamais cet étrange problême : *Les cadets ont-ils droit d'entrer en partage avec leurs aînés?* Et la ſolution nous apprendra ſi nous devons les chérir comme nos frères, ou s'il faut les traiter comme nos ennemis.

Telle eſt la conduite que doit tenir une Nation digne de recouvrer la liberté, & de commander au reſte du monde. Les réſolutions fortes & vigoureuſes deviennent pour elle des titres qui l'annobliſſent aux yeux de ſes voiſins ; mais les attroupemens, les cris & les clameurs, les graces & les pardons qui en ſont les ſuites néceſſaires, l'aviliſſent & la dégradent aux yeux de l'univers.

Ah ! s'il étoit poſſible de ſe faire entendre dans les clubs bruyants du Palais Royal,

je dirois: Meſſieurs, puiſque vous êtes en poſſeſſion de faire des arrêtés, défendez à tout citoyen, ſous peine de paſſer pour perturbateur du repos public, de monter ſur des tables, & d'y débiter à haute voix aucune nouvelle, bonne ou mauvaiſe, concernant la Nation. Impoſez-vous à vous-mêmes la loi impérieuſe de vous taire. C'eſt dans le ſilence & la retraite, & non dans des aſſemblées tumultueuſes, que ſe méditent les révolutions des Empires. Le Peuple ne trouvant plus dans ce Palais l'aliment ordinaire de ſa curioſité, s'ennuiera bientôt, & ira chercher ailleurs des délaſſemens qui le conſolent de votre ſilence.

O France ! ô ma Patrie ! ſi tes enfans veulent s'entendre, tu ſeras la Reine des Nations.

A ces mots l'Armoricain partit comme un éclair, & diſparut à mes yeux. Je m'empreſſai auſſitôt de mettre par écrit tout ce que je lui avois entendu dire. Mes compagnes m'engagent, Meſſieurs, à vous faire part de cette converſation à la Bretonne. Pour prix de ma complaiſance, je vous ſupplie de nous rendre le plutôt poſſible

une tranquillité & des plaisirs qui n'eussent jamais été troublés, si vous ne vous étiez point prêté si facilement à satisfaire la curiosité de tous les desœuvrés de la Capitale.

ASPASIE.

597